TEMPEST PROJECT

Peter Brook et Marie-Hélène Estienne

Adaptation de *La Tempête* de Shakespeare
d'après la traduction de Jean-Claude Carrière



ACTES SUD - PAPIERS

Illustration de couverture : © Laurie Allread / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-14143-1

TEMPEST PROJECT

Adaptation de *La Tempête* de Shakespeare
par Peter Brook et Marie-Hélène Estienne
d'après la traduction de Jean-Claude Carrière

Avant-propos de Peter Brook et Marie-Hélène Estienne
Postface de Georges Banu

ACTES SUD - PAPIERS

AVANT-PROPOS
par Peter Brook

Shakespeare Resonance. C'est le nom donné à un travail de recherche autour de *La Tempête* mené au théâtre des Bouffes du Nord à Paris en février 2020. Mais que font ces mots ensemble ? Comment le savoir ?

Résonance est un mot qui nous touche particulièrement dans ce théâtre. Quand on y entre la nuit, dans le silence, on peut sentir ce qu'on appelle le "son du silence". C'est très vivant. J'ai demandé s'il existait en français un mot pour dire *echo chamber*. On m'a dit que non. Mais si, il existe un équivalent, c'est "caisse de résonance".

On utilise assez rarement, habituellement, le terme "résonance", mais ce mot a sa propre vibration. Si on le relie à Shakespeare, nous sentons que la raison pour laquelle il continue à être joué encore et encore, c'est qu'il y a quelque chose qui résonne en nous quand on prononce ce nom. Il y a une résonance qui pénètre très profondément. Tout cela est tellement loin du temps que l'on peut se perdre avec une question inutile : "Qui était Shakespeare ?" Cela ne sert à rien, cela donne seulement énormément de travail, et donc d'argent, aux professeurs qui consacrent tout leur temps à écrire des livres sur cette fausse interrogation.

Pendant deux ou trois siècles après sa disparition, les pièces de Shakespeare étaient jouées mais personne ne se posait la question de savoir qui il était. Jusqu'à ce qu'une dame, à la fin du XIX^e^ siècle, ait lancé l'idée que ce n'était pas vraiment Shakespeare qui avait écrit ces pièces mais son arrière-grand-père. Elle se nommait Delia Bacon. Un beau jour, elle s'est dit : "Je m'appelle Bacon. Et j'en suis fière car il y avait, à l'époque élisabéthaine, un Bacon très intelligent qui a fait beaucoup de choses dans sa vie, qui a exploré beaucoup de choses, et c'est certainement lui qui a écrit les œuvres de Shakespeare." Cela a ouvert le robinet et la fuite continue aujourd'hui.

Mais revenons à notre propos. J'ai fait avec ce projet *Shakespeare Resonance* une sélection de certaines phrases de Shakespeare qui ont une résonance particulière en moi. Prenons *"O, reason not the need"*.

C'est le roi Lear répondant à sa fille qui lui demande pourquoi il a besoin de serviteurs, "Le besoin ne se discute pas". C'est un thème qui traverse beaucoup de pièces : faire vivre une pensée sans l'expliquer.

Ailleurs, Hamlet rétorque à Polonius qui lui demande ce qu'il est en train de lire, *"Words, words, words"*. ("Des mots, des mots, des mots.") À la fin de *"To be or not to be"* ("Être ou ne pas être"), il dit : *"Thus conscience does make cowards of us all, and thus the native hue of resolution is sicklied o'er with the pale cast of thought, and enterprises of great pith and moment with this regard their currents turn awry, and lose the name of action."* ("Ainsi, la conscience fait de nous tous des lâches. Et la couleur naturelle de la volonté est ternie par la couleur pâle de la pensée. Et les entreprises de grande envergure, leur raison d'être détournée, perdent le nom d'action.")

Ailleurs encore, Juliette dit, lorsqu'elle apprend le nom de famille de Roméo qui est de la famille opposée à la sienne : *"What's in a name ? A rose, by any other name would smell as sweet."* ("Qu'y a-t-il dans un nom ? La rose sous un tout autre nom sentirait aussi bon.")

Claudius, dans *Hamlet*, dans un rare moment de remords alors qu'il essaye de prier, constate *"My words fly up, my thoughts remain below. Words without thought never to heaven go"*. ("Mes mots s'envolent, mes pensées restent à terre. Paroles sans pensée jamais au ciel n'iront.")

"Is man no more than this ?" dit Lear. ("L'homme n'est-il rien d'autre que cela ?") Si on l'énonce d'une manière ordinaire *"Is man no more than this ?"*, c'est comme le début d'un article de journal sur une question sans intérêt. Mais si on écoute vraiment et qu'on laisse résonner le mot *"man"* avec toutes ses dimensions, alors… Qu'est-ce que cette chose qu'on ne nomme pas un serpent, pas une araignée, pas un singe ? *"Is man no more than this ?"* Et cela ne sert à rien de surligner *"than"*, *"than this"*.

C'est très important de suivre, de sentir que des pensées vont quelque part et indiquent la suite. J'ai souvent senti, dans les pièces de Shakespeare, que la première phrase nous amène par toutes sortes de détours jusqu'au dernier mot.

Le roi Lear, tenant dans ses bras le cadavre de sa fille Cordelia, dit ce simple mot qu'il répète cinq fois : *"Never, never, never, never, never."* ("Plus jamais, plus jamais, plus jamais, plus jamais, plus jamais.")

"There is a world elsewhere*."* ("Il y a un monde *ailleurs*.") Dans la pièce éponyme, Coriolan vient d'être envoyé en exil et se dit que ce n'est pas une tragédie car il existe un monde ailleurs. Et puis cela continue à résonner. Certaines phrases ne contiennent qu'un seul élément vibrant. Ici, il s'agit d'un mot assez laid mais plein de mystère, *elsewhere*. Tout de suite, nous sentons qu'une question se lève : "Où ça ?" Où est ce monde ? Cela ouvre le mystère contenu dans ces paroles. Dans *"elsewhere"*, ce qui émane du mot n'est pas seulement l'aspect géographique mais surtout l'aspect métaphysique, toujours présent chez Shakespeare.

"Put out the light and then, put out the light." ("Éteignez la lumière, puis éteignez la lumière.") Ces mots tellement simples correspondent au terrible moment où Othello entre dans la chambre de Desdémone. Il voit cette femme qu'il a tant aimée et qui, à cause des machinations d'Iago, est devenue un mystère et qu'il doit maintenant tuer. Il entre en tenant une bougie dans une main et un couteau dans l'autre. Il regarde les deux. On sent, dans ces deux phrases apparemment identiques, comme avec Hamlet dans *"To be or not to be"*, qu'on traverse la vie et la mort.

Nous essayons d'ouvrir pour nous tous, de partager entre nous tous ces questions sur les échos, les vibrations et les résonances qui sont là, à l'intérieur même des mots de Shakespeare. On peut sentir la magie qu'il a fait naître, sans chercher des prouesses de poète, mais juste par la simple répétition, en laissant vibrer les mots.

Et quand Hamlet dit *"The rest is silence"* ("Le reste est silence"), on ne peut que vibrer avec lui. La relation entre le soi-disant spectateur et le soi-disant acteur est quelque chose qui est rapidement effacé quand cette phrase résonne. Dans ce "silence", on sent immédiatement que nous sommes tous de la même espèce.

Être ensemble, il n'y a que cela qui donne une vraie légitimité à cette chose qu'on appelle le théâtre. Si quelqu'un ose utiliser cette forme pour se mettre devant un public, pour décorer son *moi*, l'ego, qui est très content de se mettre devant tout le monde, cela ne laisse aucune trace. En revanche, si le théâtre est un vrai partage, alors le *vous* et le *nous* disparaissent. On a vu souvent des spectateurs qui entrent pessimistes, tristes, pensant "Il n'y a plus rien à espérer" et qui ressortent avec un nouveau courage et retrouvent la joie de vivre.

Depuis un certain temps, nous travaillons sur le texte de *La Tempête*, une pièce que nous connaissons bien. Mais ensemble, nous avons découvert peu à peu que cette pièce avait de multiples sens, des richesses cachées dans les personnages, dans les situations qui remontent à la surface lorsque nous les examinons, et nous y avons trouvé – il est clair que c'est la dernière pièce de Shakespeare – des résonances avec toute son œuvre. Il y est question de liberté mais aussi de vengeance. De ce qui pousse une personne à la vengeance. Dans *Hamlet*, son père lui dit qu'il faut le venger. Mais ses derniers mots, avant de disparaître, sont : *"Remember me !"* ("Souviens-toi de moi !") C'est assez pour que quelque chose continue à résonner.

Derrière *La Tempête*, derrière la décision de Prospero qui a souffert de l'injustice et qui veut se venger, il y a un voyage, à découvrir à travers toutes les situations, pour finalement penser juste à se libérer.

LA TEMPÊTE EST UNE ÉNIGME
par Marie-Hélène Estienne

La Tempête est une énigme, c'est une fable où rien ne semble pouvoir être pris à la lettre et, si l'on reste à la surface du texte, sa qualité cachée nous échappe.

Il y a un mot qui revient très souvent dans cette pièce, c'est celui de "liberté". Comme toujours avec Shakespeare, le mot n'est pas employé d'une manière évidente, il vient comme une suggestion, il résonne tout au long de la pièce comme un écho.

Caliban veut sa liberté, Ariel la sienne, qui n'est pas la même. Prospero doit se libérer de la tâche qu'il s'est infligée à lui-même, la vengeance, et tout ce qui va avec et qui l'empêche d'être libre. Le duc Prospero, plongé dans ses livres en quête de l'occulte, restait dans ses rêves et a été trahi par son propre frère, Antonio, qui a fait alliance avec le roi de Naples et a déclaré sa perte.

Arrivé – par miracle – avec sa fille Miranda sur une île, on pourrait croire qu'il va trouver sa liberté car il possède l'art de la magie et peut transformer les éléments à sa guise. Mais cette magie n'appartient pas à l'humain. Un vrai homme ne doit pas obscurcir le soleil de minuit ni sortir les morts de leurs tombeaux, ni déclencher une terrible tempête et faire prisonniers ses anciens ennemis.

Le désir de vengeance dévore Prospero, il ne pardonnera que quand il verra l'amour – l'amour que ressent sa propre fille pour le fils de son ennemi, le roi de Naples – envahir et transformer les deux jeunes gens. Il devra alors faire face à lui-même et à son cœur et décider qu'il doit abandonner la magie, enterrer son bâton, pardonner aux usurpateurs, surtout à son frère, rendre sa liberté à Ariel et même à Caliban, et renoncer aux pouvoirs que cette magie lui donnait. Pour finalement se tenir devant nous, humble, demandant le pardon.

Le dernier mot de la pièce – sans doute le dernier mot que Shakespeare ait écrit – est le mot "libre".

Voilà ce que nous avons dit aux acteurs le premier jour des répétitions de *Tempest Project*.

Nous avions décidé de ne pas commencer tout de suite sur scène mais de nous retrouver dans un appartement, dans l'intimité.

Nous avions proposé aux cinq acteurs de nous rejoindre et de se lancer avec nous dans cette nouvelle recherche – et le destin fit que finalement ils furent sept. Un des acteurs, Hiran Abeysekera, avait demandé à être accompagné par un ami d'enfance, un jeune acteur qui n'avait pas eu la même chance que lui (Ditum Budhi), et nous avions trouvé une chanteuse (Johanna Fuchs) car nous avions tout de suite vu que nous ne pourrions pas nous lancer dans cette recherche sans le charme du chant.

Nous avions établi une première version en coupant dans la pièce. Nous l'avons lue le deuxième jour puis nous sommes arrivés au théâtre. Maintenant, nous devions distribuer les rôles. Avec évidence, les deux nouveaux deviendraient "les esprits enchanteurs" mais ensuite ? Ery Nzaramba était, depuis le départ, notre Prospero ; Maïa Jemmett, sa fille Miranda ; qui serait Ariel ? Et qui serait Caliban ? Nous avions l'intention de proposer ce rôle à Hiran, mais qui alors ferait Ferdinand ? L'idée s'imposa : il serait les deux et Ariel ne pouvait être que Marcello Magni, notre complice depuis longtemps. Mais qui alors serait Stephano ? Ça ne pouvait être que lui aussi, et Kalieaswari Srinivasan, qui avait été la merveilleuse sœur du "Prisoner", devint Trinculo. Nous avions une distribution qui se révéla chaque jour plus convaincante.

On travailla, en anglais, on coupa encore, on fit des surtitres en français d'après la traduction de Jean-Claude Carrière, on fit venir quelques personnes, on coupa à nouveau puis on rajouta et, au bout de quinze merveilleuses journées, un objet théâtral vit le jour et on le présenta au public. Peter fit de formidables introductions au travail en parlant de Shakespeare et de sa résonance dans notre vie, en faisant vibrer ses paroles reprises par les acteurs et les spectateurs.

Tempest Project est née. Nous avons voulu la traduire en français, nous nous sommes mis à la tâche, en partant de la traduction de Jean-Claude, la voici !